PQ
1947
A115
1765

L'INCONNU,

ROMAN VÉRITABLE,

OU

LETTRES

DE M. L'ABBÉ DE ***

ET

*DE MADEMOISELLE B****

Periculosum est credere & non credere.
Phædri Lib. 3. Fab. 10.

A LA HAYE.

M. DCC. LXV.

PQ
1947
A1I5
1765

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

LA ſingularité de ce Roman engage à le donner au Public ; c'eſt encore un Manuſcrit trouvé. Où, comment, par qui ? Ces circonſtances peu intéreſſantes ſeroient trop longues à détailler, on ne nous en croiroit pas davantage.

Une curioſité plus naturelle ſeroit de ſavoir quels ſont les Héros du Livre.

Quant à Mademoiſelle B. au moyen de ſon Portrait mis en tête, & des détails qui la concernent, il doit être facile de la découvrir; pour l'Abbé... nous ne pouvons former que des conjectures très-vagues.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous avons en main les Piéces originales, elles étoient jointes au Manuſcrit rédigé comme il eſt; nous les avons confrontées ſucceſſivement, & nous y avons trouvé très-peu de différence.

Nous avons été obligés de mettre des notes, qui ne ſont autre choſe que des éclairciſſemens tirés des lettres mêmes ; mais qui étant rapprochés des textes auxquels ils ont rapport, évitent au Lecteur une diſcuſſion pénible. Nous nous ſcrions fait un ſcrupule de toucher au reſte. Suivant toute apparence, la rédaction eſt le travail de M. l'Abbé ; l'Epître Dédicatoire & le Portrait doivent être auſſi de lui : ce ſont choſes ſacrées.

Si l'on s'obſtine à ne pas croire tout ce que nous diſons là-deſſus, qu'on faſſe attention que le vrai n'eſt pas toujours vraiſemblable.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

*MADEMOISELLE B****

PUiſſe ce *Romanet* nouveau
Vous être un gage de mon zèle ;
O ma Minerve, ô ma B . . .
De ma paſſion immortelle
Puiſſe-t-il être un monument
A jamais durable comme elle !
Il vous doit tout ſon agrément,
S'il y regne du ſentiment,
De quelqu'eſprit s'il étincelle,
Vos mains ont répandu les fleurs,
Vos yeux m'ont inſpiré le reſte.
Qu'animé de leur feu céleſte
J'échauffe les plus froids lecteurs !

Vous qu'un préjugé trop funeſte
Exclut des belles paſſions,
Aimables Nymphes d'Amathonte,

Voulez-vous effacer la honte
Dont on flétrit vos fonctions ;
Voulez-vous voir quel eſt le maître
Que vous ſervez ſans le connoître ;
De ſes douces émotions
Apprendre par quelle méthode,
Il nous penétre par dégrez ?
D'Amour prenez ce joli code,
Liſez, ſentez & ſoupirez !

PORTRAIT
DE
MADEMOISELLE B***.

*MADEMOISELLE B*** est une brune, d'une taille plus grande que petite ; elle a les yeux noirs, pleins de feu & de douceur, les sourcils légers & arqués ; le tour du visage de cette forme qui annonce la bonté de l'ame ; la bouche, de la coupe la plus fine, le sourire très-spirituel ; sa gorge est placée avantageusement &*

façonnée de même ; ſa taille eſt ſvelte & d'une proportion régulière ; ſa jambe & ſon pied ſont l'admiration de tous les connoiſſeurs en belle nature. Son abord eſt froid, ſans être dédaigneux ; elle a le maintien noble & naturel ; ſes manières ſont aiſées & décentes. Quoique née en Hollande & élevée en Allemagne, elle parle le françois très-purement, & dans le meilleur ſtyle : ſa converſation annonce une grande éducation ; elle ſe monte également ſur le

ton gracieux & frivole de nos femmes, & sur le ton sérieux & instruit des Etrangères. Mademoiselle B. joint aux connoissances solides les agrémens des arts aimables : elle chante, elle joue de plusieurs Instrumens ; son premier & suprême talent, est la Danse ; elle a pendant plusieurs années fait les délices du Théâtre de Dresde, où elle tenoit le premier rang ; elle en a conservé le titre de Pensionnaire du Roi. M. le Chevalier de B. frere du Premier Ministre, a eu

ſoin de ſa jeuneſſe ; il a vécu long-temps avec elle ; il eſt mort entre ſes bras. Outre que les femmes de Spectacle, chez les Etrangers, ne ſont pas auſſi eſſentiellement licencieuſes qu'en France, celle-ci s'eſt toujours conſervé une grande conſidération. Les bontés particulières de la feue Reine pour elle, en ſont un témoignage ; cette Princeſſe très-pieuſe & très-auſtère, n'eût pas ſouffert à ſa Cour une femme ſcandaleuſe. Le commerce du Chevalier avoit ac-

quis à ſes yeux un air d'honnêteté & de légitimité.

Ce grand Seigneur avoit comblé Mademoiſelle B. de richeſſes & de biens : elle parle de ſon Bienfaiſteur aves une reconnoiſſance, avec une effuſion de tendreſſe, qui pénétrent tous les cœurs ſenſibles. Un concours de circonſtances funeſtes l'ont empêchée de jouir de ſa grande fortune. Les calamités dont la Saxe a été le théâtre, ont obligé Mademoiſelle B. de quitter Dreſde. Quoique conſidérée

du Roi de Pruſſe & à même de jouir de ſes bontés, elle n'a point voulu reſter témoin des malheurs de ſon Pays : elle eſt venue en France, qu'elle ne connoiſſoit pas; on l'a ſollicitée de ſe montrer à l'Opera; on lui a promis les plus brillans ſuccès : un goût de retraite, & une certaine mélancolie, ſuites de ſes infortunes, lui ont ôté l'envie de ſe faire connoître : elle vit à Paris en Philoſophe, & c'eſt ce qui a donné lieu à ce ſingulier Roman.

L'INCONNU,

ROMAN VÉRITABLE.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

*M. L'ABBÉ DE * * **

A MADEMOISELLE B***

Paris, le 7 Janvier 1761.

UN Eccléſiaſtique d'un rang diſtingué, Mademoiſelle, eſt épris de vos charmes : il eſt jeune, riche, & d'une figure à ne point

faire peur. Si ces qualités peuvent exciter votre curiosité, faites un mot de réponse sous l'enveloppe de M. * * * (*a*): cet honnête homme ira vous trouver de ma part, & vous expliquera de vive voix ce qui ne peut s'écrire.

Vous sentez, Mademoiselle, combien une pareille intrigue exige de discrétion & de mystère, soit que vous acceptiez ou non : dans l'un & l'autre cas, on compte sur votre probité.

L'Abbé de * * *

(*a*) Ce M. * * * est apparemment le Tiers qui figure de tems en tems dans le Roman, & qui étoit nécessaire pour conserver l'*incognito*.

LETTRE II.

*MADEMOISELLE B ****

A M. L'ABBÉ DE ***

Paris, le 7 Janv. à 8 heures du soir.

LE détail qu'on me fait des qualités de l'Inconnu, me donne la plus grande envie de le voir. Si son Envoyé veut prendre la peine de passer chez moi Dimanche prochain, 11 de ce mois, à midi, je serai en état de l'écouter : on peut compter sur ma discrétion.

LETTRE III. (*a*)

M. L'ABBÉ DE * * *

A MADEMOISELLE B * * *

A Verſailles, le Dim. 11 *Janv.*

QUE je ſuis heureux, Mademoiſelle ! ce qu'on me rapporte de vous, répond à l'opinion que j'en avois conçue ! l'honnêteté eſt dans votre cœur, autant que ſur votre front; vous n'ouvrez la bouche que pour faire briller la candeur de votre ame; tandis que vos appas charment les yeux, vous ſéduiſez

(*a*) Cette Lettre eſt, ſans doute, écrite ſur le compte rendu par le Tiers de la converſation de Mademoiſelle B * * *

par votre naïveté ceux qui vous écoutent. On m'a peint votre émotion, votre empreſſement, votre embarras. On voit que vous n'êtes point accoutumée à traiter d'un intérêt ſordide : ce n'eſt point avec de l'or qu'on achete un cœur comme le vôtre. . . . Ah ! s'il ſe gagne par l'amour le plus pur & le plus inviolable, ſans doute, il eſt à moi ! Je ne ſais quel preſſentiment me dit que nous ſommes faits l'un pour l'autre ; la ſolitude & le ſilence vous plaiſent ; rien ne convient mieux à mon état & à ma façon de penſer. Vous aimez les Arts ; ils ſont, après vous, ce que j'adore le plus : vous êtes Philo-

ſophe ; quelle Philoſophie, qui feroit tourner la tête au genre-humain ! Si vous ne me faites pratiquer la Sageſſe, vous me la ferez du moins aimer. . . . . Que ne puis-je me rendre à vos ſollicitations, & ſi près du bonheur ſuprême, pourquoi ſuis-je en butte à des douleurs cruelles (*a*) ! J'avois pris la plume pour traiter d'arrangemens de fortune. . . . . le ſentiment m'a emporté. . . . . je n'ajouterai qu'un mot ſur cet article : j'ai 60000 livres de rente ; tout ce que j'ai eſt à vous, quand en direz-vous autant ?

L'Abbé de ***

(*a*) On verra par la ſuite ce que c'étoit que ces douleurs ſurvenues vraiſemblablement dans l'intervalle de la négociation commencée.

LETTRE IV.

*MADEMOISELLE B * * **

A M. L'ABBÉ DE * * *

Paris, le 14 Janvier 1761.

VOTRE Confident me preſſe de répondre, & je me laiſſe perſuader ; je ne ſçais pourquoi, je ne puis que faire l'éloge de votre Lettre : elle eſt très-ingénieuſe, les expreſſions en ſont, on ne peut mieux choiſies ; ſi votre cœur eſt auſſi tendre que votre eſprit eſt délicat, je ne doute plus de mon bonheur & du vôtre.

LETTRE V.

MADEMOISELLE B * *

A M. * * * (*a*)

Paris, le 16 Janvier matin.

VOUS m'avez fait écrire, Monſieur, je m'en repens ; je n'ai pas de réponſe : j'ai mille inquiétudes . . . venez me tranquilliſer ; raſſurez-moi, ne m'abuſez pas cruellement.

(*a*) Cette Lettre, adreſſée au Confident, doit avoir été écrite avant la réception de la ſuivante.

LETTRE VI.

M. L'ABBÉ DE * * *

A MADEMOISELLE B * * *.

Verſailles, le 15 Janvier.

LA froideur de votre cœur, Mademoiſelle, a paſſé juſques dans votre Lettre. Vous trouvez dans la mienne ce que je n'y ai pas mis : vous en exaltez l'eſprit, ſans doute, pour faire briller le vôtre : vous n'y reconnoiſſez point le langage du ſentiment, afin d'être diſpenſée d'y répondre : vous ne daignez pas même prendre part à mon cruel accident (*a*) : vous ne

(*a*) Sans doute que le Confident, pour

me plaignez en rien. Où eſt donc cette ſenſibilité dont on vous a dit ſuſceptible? Je ne me flattois pas d'exciter votre tendreſſe ; je m'attendois, au moins, à votre pitié. Vous êtes impatiente de me voir : vous m'invitez à me rendre au Bal (*a*), & vous n'en dites mot par écrit. Comment accorder cet empreſſement avec votre ſilence ? C'eſt que la curioſité

---

concilier l'empreſſement de M. l'Abbé avec ſes délais, avoit mis en jeu l'accident ſurvenu, qu'il avoit déguiſé d'une façon honnête.

(*a*) Afin d'entendre tout ceci, il faut toujours ſuppoſer qu'il y a des converſations intermédiaires, qui ne ſont point écrites, mais qui ſe doivent préſumer par la liaiſon des Lettres.

ſeule vous excite : il vous tarde d'enchaîner un nouveau Captif à votre char; c'eſt une conquête dont vous voulez vous aſſurer.. Eh bien, tandis que je le puis, je veux me venger, & vous punir... vous ne me verrez pas encore Dimanche (*a*) : mon cœur ſouffrira, mais votre amour-propre en ſera humilié.

L'Abbé de ***

(*a*) Nous pouvons conjecturer par-là, que c'étoit au Bal de l'Opera où devoit ſe faire la premiere entrevue.

LETTRE VII.

*MADEMOISELLE B****

A M. L'ABBÉ DE ***

Paris, le 17 Janvier.

TOUT ce que je fais, Monsieur, c'eſt que depuis qu'on me parle de vous, je ſuis dans un trouble, dans une inquiétude, qui ne me ſont pas naturels : je ne cherche point à approfondir ce que c'eſt ; vous n'êtes encore, pour moi, qu'un phantôme, une ombre vaine. Réaliſez-vous; faites ceſſer l'illuſion, & rendez-vous demain au Bal : j'y ſerai en Marmote : puiſſe votre cœur me recon-

noître, plutôt que vos yeux!

Vous vous plaignez que je ne vous aye point témoigné par écrit mes allarmes sur votre santé! votre Confident m'eſt témoin combien je lui ai fait de queſtions là-deſſus; les peines cruelles que j'endure ne m'ont que trop appris à compatir aux malheureux; quelle que ſoit la cauſe de vos ſouffrances, mon cœur en a gémi. Puiſſe l'Amour vous guérir! puiſſe-t-il vous donner la force de vous rendre au lieu où tous mes troubles doivent ceſſer! Quel ſiécle d'ici-là!

LETTRE VIII. (*a*)

*M. L'ABBÉ DE****

A MADEMOISELLE B.***

Verſailles, le 19 Janvier 1761.

ENFIN vous êtes émue, ô ſenſible B! Si je vous en crois, j'ai jetté quelque trouble dans votre ame, l'Amour a ſecoué ſur vous ſon flambeau! Ah!

(*a*) On voit par cette Lettre que le rendez-vous du Bal fut manqué, ſans qu'on en diſe les raiſons. M. l'Abbé avoit intérêt de reculer l'entrevue, quoiqu'il parût la deſirer. Il ne preſſoit ſi fort, que pour donner lieu à un refus & gagner du temps.

Dieu puiſſant, verſe dans ſon cœur tous les feux dont tu me dévores, ou plutôt réſerve tes tourmens pour moi, tu dois ménager ta ſœur. C'eſt à toi, Volupté douce & pénétrante, de t'inſinuer chez elle, de l'échauffer de ton ſouffle viviſiant, de préparer les voies au plaiſir! Puiſſes-tu, quand elle lira cette Lettre, agiter doucement ſes ſens, y allumer tes tendres deſirs! Et vous, Fille de Vénus, objet de ſes plus cheres complaiſances, qu'elle a comblée de ſes dons précieux, il eſt donc vrai, elle vous a douée d'une ſenſibilité rare! les heureux que vous avez faits ne vous empêchent

point d'en faire de nouveaux... Quand ferai-je de ces mortels favorisés? Que la nuit où je vous verrai, soit la plus belle de ma vie! Que votre premier regard soit un regard bienfaisant! que votre présence s'annonce par ma félicité! Que nos premiers mots soient arrêtés sur nos lévres par les baisers les plus éloquents, qu'ils soient entrecoupés par les accens du plaisir; & tandis que les Songes officieux suspendront les tourmens des Amans infortunés, enivrons-nous à longs traits aux sources du bonheur véritable.

LETTRE IX.

*MADEMOISELEE B****

A M. L'ABBE' DE ***

Paris, le 21 Janvier 1761.

QUE vous êtes preſſant, cruel, & que je deviens foible ! Rendez-vous demain chez moi à ſix heures du ſoir, ſans appareil & ſans ſuite ; vous vous ferez annoncer ſous le nom de M. Harckſbar, Négociant de Francfort. Je compte que vous n'aurez point d'excuſe.... Je n'en admets point... J'en ai ſi peu contre vous... Je verrai donc demain mon vainqueur !

LETTRE X.

*MONSIEUR DE****

A MADEMOISELLE B***

Paris, le 21 Janvier 1761.

J'AI remis votre Lettre, Mademoiſelle; on ſera exact au rendez-vous... Vous tranchez les difficultés... J'aurai l'honneur de me rendre chez vous, comme vous le deſirez, une heure avant; il eſt eſſentiel que vous ſoyez préparée à ce dénouement.... Vous craignez une révolution, & vous avez raiſon.... Juſques-là laiſſez courir votre imagination..., de-

vinez toutes les ruſes que peut ſuggérer l'Amour... Eloignez ſeulement tout ſoupçon d'indiſcrétion ou de perfidie.... Voici une lettre ci-jointe... Liſez-la & réfléchiſſez.

Je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE XI.

*M. L'ABBÉ DE****

A MADEMOISELLE B***

Paris, le 22 Janvier, à 4 heures du matin.

IL approche ce moment où le voile doit ſe lever : quel preſſentiment ſecret, trop redoutable B. me le fait enviſager comme funeſte ? Pourquoi craindre ce que j'ai deſiré, ce

que je desire encore si ardemment ? Je tremble que votre bouche ne ratifie pas ce que votre main a écrit, que le même instant où l'illusion cessera, le charme de l'amour ne s'évanouisse ! Voulez-vous, belle B. vous sonder, vous éprouver vous-même ? faites de ces suppositions, quelquefois trop vraies... Si la fortune jalouse m'enlevoit des richesses périssables, si par quelque disgrace imprévue je voyois s'éclipser mes titres, mes dignités... si le pinceau trop officieux de l'amitié m'avoit peint sous des couleurs plus séduisantes que véritables..... m'aimeriez-vous encore ? Si vous

êtes la même, ſi votre cœur parle toujours pour moi.... ah! c'eſt de l'amour, n'en doutez point, je ſuis le plus heureux des mortels! S'il héſite, s'il craint, je ſuis perdu. Vous vous êtes abuſée vous-même... Le moment de la reconnoiſſance ſera celui d'une diſgrace irrévocable... Quel que doive être l'événement, il faut que je ſache mon ſort.... Il me ſera flatteur de vous avoir ſéduite des inſtans, même avec d'amers & de longs regrets. (*a*)

(*a*) Il y a ici une lacune de faits à laquelle il faut abſolument ſuppléer à l'aide de la vingt-ſeptiéme lettre. Apparemment que le Tiers parut à l'heure indiquée, réſolu de ſe découvrir pour ſon propre

confident, soit qu'il n'y eut pas d'Abbé dans tout ceci, soit que les raisons qu'on en voit par la suite, missent cet Abbé dans l'impossibilité de se montrer pour lors. Quoi qu'il en soit, il faut croire qu'il fonda la Demoiselle, sur les suppositions faites dans la lettre de l'Abbé prétendu; que la Demoiselle ne manqua pas de lui développer toute la générosité de ses sentimens, en déclarant que c'étoit aux qualités solides, qu'elle s'étoit attachée; que sur l'inquiétude qu'elle témoigna de ne point voir arriver son Amant, le Confident voulut la préparer peu à peu à une reconnoissance à laquelle elle ne parut pas se prêter; qu'enfin soit que sa passion ne fût pas aussi pure qu'elle se le persuadoit, soit qu'elle fût piquée d'avoir été si parfaitement dupe, le Confident se retira, sans donner une conviction entiere de sa supercherie. Les choses resterent dans cet état pendant plusieurs jours.

L'INCONNU,
ROMAN VÉRITABLE.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XII. (a)

*MADEMOISELLE B****

A MONSIEUR DE ***

Paris, le 10 *Février.*

VOILA, Monsieur, le Portrait dont je vous ai parlé ; c'étoit un tribut que je destinois à l'ami-

(a) Il faut recourir ici aux lettres

tié ; je croyois n'en plus devoir à l'Amour ; je crains bien de m'être trompée... Je vous prie

---

postérieures. Il paroît que la Demoiselle B*** fut malade, ou feignit de l'être ; que le Confident en instruisit l'Abbé, & vint s'en informer de sa part. Mademoiselle B*** ne pouvant se détacher des espérances qu'elle avoit conçues, chercha à démêler la vérité. Le Tiers parla de façon à la rejetter dans la même illusion, sans lui dire les raisons de cette étrange conduite ; au lieu de reconnoître l'erreur à laquelle on la livroit, elle s'imagina que tout ceci n'étoit qu'une épreuve. Elle s'efforça de justifier sa conduite, dont l'intérêt paroissoit avoir été le motif plus qu'aucune autre passion, elle se plaignit, & prétendit qu'elle n'étoit touchée que de la mauvaise opinion que M. l'Abbé avoit d'elle : dans son inquiétude, elle demanda comment elle pourroit le faire revenir : le Confident feignit que ce retour seroit difficile, ou même

de le faire voir à M. l'Abbé. Mon deſſein n'eſt pas de rallumer une paſſion qui vraiſemblablement n'a jamais exiſté ; qu'il liſe au moins ſur ma phyſionomie ſi mon ame eſt vile & ſordide ; & s'il m'enleve un cœur dont il m'avoit flaté, qu'il m'accorde une eſtime que je mérite. Je compte que vous me rapporterez demain ma boëte.

Je ſuis, &c.

---

qu'il ne s'en mêleroit pas... Ce fut alors qu'elle prit le parti de lui propoſer de montrer ſon Portrait à M. l'Abbé, qui ne pourroit ſe diſpenſer de répondre à cette politeſſe.

LETTRE XIII. (*a*)

Paris, le 11 *Février* 1761.

Vers à mettre au bas du Portrait de Mademoiselle B...

VOilà, belle B***, ton Portrait, c'eſt Junon,
C'eſt Vénus, c'eſt Minerve, ou plutôt c'eſt toi-même :
Ce n'eſt pas aſſez quand on aime,
Ah ! ton cœur... où le trouve-t-on ?

L'ABBÉ DE ***

(*a*) Ces Vers étoient apparemment dans la Tabatiere quand on la renvoya.

LETTRE XIV.

M. L'ABBÉ DE ***

A MADEMOISELLE B***

Paris, le 12 Février 1761.

VERS.

PAR quel caprice, ô Beauté que j'adore,
Me donnez-vous, m'ôtez-vous tour à tour
Ces traits charmans qu'un rival de la Tour,
Sous ſon pinceau depuis peu fit éclore;
Mais qu'en mon cœur l'amour a mieux tracés?
Si c'eſt pitié, ce n'en eſt point aſſez,
Si c'eſt vengeance, ah! c'en eſt trop encore!

LETTRE XV.

*M. L'ABBÉ DE****

A MADEMOISELLE B***

Paris, le 17 Février 1761.

ON m'a dit à mon retour de Verſailles, belle infidelle, que vous étiez fort gaie, fort contente [*a*] ; qu'un très-aimable homme vous faiſoit la cour,

(*a*) Il faut croire que Mademoiſelle B*** s'imagina que la meilleure façon de ramener l'Inconnu étoit d'exciter ſa jalouſie, & qu'elle avoit affecté ces ſentimens de joie en annonçant au Confident la nouvelle conquête dont il eſt parlé enſuite comme d'un homme de robe.

& que vous diſiez qu'un clou chaſſe l'autre ... Je vous en félicite ; quelle facilité ! c'eſt à merveille : un beau brun, de grands yeux noirs, une jambe bien tournée, une friſure élégante, tout annonce dans ce favori de Thémis un rival redoutable.... J'ai demandé, eſt-il riche ? Pardonnez à mon dépit cette queſtion amère .... Il poſſedera donc le Portrait charmant que vous ne m'avez envoyé qu'un inſtant pour me le faire deſirer toujours. Perfide, vous étiez bien ſure de l'effet qu'il feroit : quelle cruauté de me troubler juſques dans ma ſolitude, de vouloir me retenir dans vos fers, lorſ-

que vous en forgiez de nouveaux pour un autre !... Insenſé, je ſuis jaloux, je crois, moi, jaloux : eh ! quel droit ai-je de l'être ? Pardonnez, aimable B.... ce délire à ma raiſon égarée. Que ſignifie cette Epître ? rien.... je l'aurois brulée ſi j'en avois le courage... Partez donc, ma lettre, volez dans ſes mains : plus fortunée que moi, vous en obtiendrez peut-être un regard de complaiſance..... Retracez-lui les veſtiges des pleurs dont je vous arroſe..... Non, qu'elle n'en voye aucune trace, il en coûteroit peut-être quelques ſoupirs à ſon cœur... Que rien ne trouble ſes plaiſirs,

qu'elle ſoit heureuſe même dans les bras d'un autre, que je n'aye que mes maux à ſouffrir !

L'Abbé de***

LETTRE XVI.

*M. l'Abbé de****

A Mademoiselle B***

Paris, le 22 Fevrier 1761.

Votre ſilence eſt trop mépriſant, Mademoiſelle, je vous écris pour la quatrieme fois, & j'eſpere que vous en tiendrez plus de compte. Quand on ne veut pas réponre à un homme, on lui renvoie ſes Lettres :

pourquoi gardez-vous les miennes? Eſt-ce pour me jouer, pour me tourner en ridicule? Votre procédé me force à avoir la plus mauvaiſe opinion de vous. Permettez-moi de vous rappeller à vos principes de bienſéance & de politeſſe: je me flatte que vous me ferez rendre inceſſamment ces monumens de mon opprobre & de mon imbécillité.

On m'a fait entendre que vous paroiſſiez vous être conſtituée en dépenſe, à l'occaſion de la perſpective que je vous offrois. Il n'eſt ni de ma dignité, ni de mon caractère, ni de mon état de duper perſonne; ayez pour agréable de me faire

ſavoir ce que je vous dois ; je vous méſeſtime aſſez pour vous faire un pareil compliment ; le tout vous ſera rembourſé ; l'argent doit s'écouler de nos mains comme l'eau ; mais je voudrois trouver quelqu'un qui le reçût avec le même déſintéreſſement que je le donne.

L'Abbé de***

LETTRE XVII.

*MADEMOISELLE B****

A M. L'ABBE' DE***

Paris, le 23 Février.

QU'IL y a, Monsieur, de dureté dans votre Lettre! quelle injustice atroce! quelles menaces, indignes de ma conduite! Qu'il est humiliant & sensible pour moi, de me voir chargée de mépris par un homme, dont le Portrait m'étoit si agréable, dont les Lettres me donnoient les espérances les plus douces & les plus flatteuses? Si je parois coupable à vos yeux, de n'avoir pas répondu à vos Vers, ni

ni à vos Lettres ; vous ne devez attribuer la faute, ſi c'en eſt une, qu'à vous-même. Votre Envoyé n'eſt point venu chez moi depuis qu'il m'a rendu ma Boëte ; j'ai cru qu'il ne vouloit plus ſe charger de mes réponſes ; je l'attendois avec la plus vive impatience ; il peut vous dire dans quel état affreux m'a jetté votre Lettre ; j'en ai été évanouie pluſieurs heures, de honte & de déſeſpoir ; je vous la renvoie ; vous en rougirez vous-même. Au reſte, eſt-il prudent à moi d'établir un commerce par écrit avec une perſonne qui me fait myſtère de ſon nom ? Je vous crois trop d'équité pour blâmer ma réſer-

ve. Rendez-moi donc, Monsieur, plus de justice, & assez heureuse pour vous dire mes sentimens de bouche. Qu'avez-vous à craindre de l'empressement que j'ai montré de vous connoître ; on n'a jamais montré tant de défiance. A quel propos ?

LETTRE XVIII.

*M. L'ABBÉ DE * * **

A MADEMOISELLE B * * *

Paris, le 24 Février.

QUE vous m'humiliez, Mademoiselle, & que vous le faites noblement ! Cette Lettre que vous me renvoyez n'eſt flétriſſante que pour moi, je voudrois l'avoir effacée de mes larmes ; c'eſt à moi de la lire & de la relire, ſans ceſſe, pour m'en repentir tous les jours de ma vie. Je pourrois dire que mon excuſe eſt dans mon crime même ; que je ſerois moins coupable, ſi je vous aimois

moins ; que la paſſion toujours fougueuſe méconnoît le ſtyle meſuré de la politeſſe froide ; que l'Amour doit careſſer ſa Maîtreſſe, ou la tourmenter : il eſt vrai qu'il faut avoir commencé par l'un pour en venir à l'autre; je n'ai malheureuſement point acquis ce droit. Je rougis de l'atrocité de mon procédé ; je paye le tribut d'admiration que je dois à votre belle ame ; je vous reſtitue toute l'eſtime dont on m'a pénétré pour vous ; je ne l'ai jamais perdue qu'en apparence : la douceur, l'aménité de votre caractère, ſont la ſeule vengeance digne de vous, & que ces armes ſont puiſſantes ! mais je ne m'aveu-

gle point en même tems ; je ſens toute la froideur, tout le vague de vos excuſes ; vous ne m'en deviez pas : il eſt tout naturel que vous donniez votre cœur à celui qui mérite le plus ; que le préſent l'emporte ſur l'abſent. Je ne puis que vous ſçavoir gré de votre ménagement, Mademoiſelle ; vous ne répondez rien à ce que je vous en diſois ; j'entends ce ſilence. C'eſt peut-être ma faute ; pourquoi n'ai-je pas paru plutôt ? Eſt-il poſſible que j'aye à rougir même de mon excuſe (*a*)? Enfin, elle ſeroit plus mal pla-

(*a*) M. l'Abbé inſinue peu à peu ce qu'on entendra plus clairement par la ſuite.

cée que jamais, & elle ne ſerviroit qu'à vous autoriſer de plus en plus dans votre changement. Soyez donc heureuſe encore une fois, & ſi mon eſtime peut contribuer en quelque choſe à votre félicité, ſoyez perſuadée, Mademoiſelle, que votre procédé me l'arracheroit malgré moi ; elle vous eſt dûe à trop d'égards pour que je me faſſe violence là-deſſus ; je vous avouerois même mon nom, dès-à-préſent ; je ne craindrois point de le voir inſcrit dans les faſtes de vos triomphes ; mais il vous feroit peut-être tourner un regard en arrière : & pourquoi troubler vos plaiſirs ? Quand le froid de l'oubli vous

aura glacé ſur mon compte ; lorſque mon cœur ſera raffermi, (& cette guériſon ſera longue, ſans doute) j'irai moi-même vous rendre mes hommages. Puiſſe l'amitié ne point me trahir (*a*), me laiſſer ce ſeul moyen de réparer ma faute, & de vous prouver mon reſpect, auſſi ſincère que réfléchi !

L'Abbé de ***

P. S. D'après ce que vous avez dit, ſuivant mes conjectures, mon Rival eſt un agréable Sénateur, fils d'un Magiſtrat blanchi dans la pénitence, les affaires & les voluptés. Le

(*a*) M. l'Abbé craignoit, ſans doute, que le Confident ne révélât le ſecret.

pere, dans ſa jeuneſſe, endoſſa la haire & le cilice; nouvel Anacréon, il couronne aujourd'hui les rides de ſon front, de Pampre & de Myrtes: le fils eſt entré de bonne heure dans la carrière des Amours; il a volé de victoire en victoire: un de vos regards aura fixé ce rapide Athléte: il languit, il ſoupire auprès de vous; il dépoſe à vos pieds ſes trophées de galanterie... vous le louez au moins dans ſon abſence.

LETTRE XIX.

*MADEMOISELLE B****

A M. L'ABBÉ DE ***

Paris, le 26 Février.

LEs doutes que vous avez, Monſieur, ſur la liberté de mon cœur, ſont injuſtes juſqu'à préſent; il ne tiendroit qu'à vous de vous en éclaircir par vos yeux, & de prévenir tout ſujet de crainte, ſi je vous intéreſſois aſſez. Mais que dois-je croire de cette ardeur, de cette paſſion violente, dont vous vous plaiſez à me flatter, tandis que vous refuſez à commencer mon bonheur par votre pré-

ſence ? Je ne puis enviſager cela que comme un jeu & un divertiſſement de votre part ; détrompez-moi donc, Monſieur, ou rendez-moi ma tranquillité, que vos Lettres ſéduiſantes m'ont ôtée ; ce n'eſt que par-là que je puis juger ſi vous m'eſtimez.

LETTRE XX.

*M. L'ABBÉ DE ****

A MADEMOISELLE B***

Paris, le 27 Février.

JE ne me flattois point, aimable B*** de recevoir de vos nouvelles ; quelle consolation de baiser encore une Lettre échappée de vos belles mains ! Que vous êtes bonne & cruelle en même temps ! vous ne voulez pas me désespérer tout-à-fait ; & vous êtes trop vraie, trop franche pour feindre une passion fausse ; c'est la pitié qui vous fait écrire, plus que l'amour : ah ! soyez plutôt barba-

re ; votre compaſſion m'offenſe.. Seriez-vous aſſez coquette pour pourſuivre deux conquêtes à la fois ? Non, je vous eſtime trop pour le croire. Vous me jugez atteint d'une bleſſure mortelle ; vous croyez que le temps ſeul peut me guérir ; vous cherchez à refermer la plaie peu à peu.... Ah ! vous ne faites que la déchirer de nouveau.... Rival aimable, puiſque la plus juſte des femmes vous trouve tel, que vous êtes bien moins malheureux que moi ! Vous n'avez à combattre que ſes rigueurs ; vous n'êtes pas déchiré du poiſon dévorant de la jalouſie ! Trop fortuné mortel, peut-être en

auriez-vous l'expérience, ſi.... Quel funeſte ſecret veut toujours m'échapper ? Inſenſé, n'eſt-ce pas aſſez de poſſéder un cœur, faut-il m'expoſer à perdre encore ſon eſtime ?.... Idole de mon ame, vous aurez mon encens, quand il ſera aſſez pur pour s'exhaler devant vous. Vous connoîtrez votre victime, vous me verrez face à face ; c'eſt un hommage que je vous dois.... Que dis-je, face à face ? pourrai-je ſoutenir la vôtre ? Ne me faites point eſpérer de paroître un jour en vainqueur, lorſque je ne dois avoir que les ſentimens de l'eſclave le plus dédaigné.

Et ce Portrait, eſt-il allé ré-

chauffer les Peuples glacés des bords de la Viſtule (*a*) ? Un Rival favoriſé ne le poſſéde-t-il pas ? qu'en ai-je beſoin ? il me pourſuit ſans ceſſe ; je le vois, je lui parle ; je cherche à y coller mes lévres ; il m'échappe comme une ombre . . . Peu s'en eſt fallu que je ne l'aye gardé pour y ſubſtituer le mien ; mais ç'auroit été vous faire un vol : quel préſent pourroit compenſer celui-là ? Qui ſeroit aſſez riche pour le payer ?

L'Abbé de * * *

(*a*) Mademoiſelle B * * * avoit vraiſemblablement dit au Tiers que ce Portrait devoit être envoyé en Pologne à quelqu'un de ſes anciens amis.

LETTRE XXI.

*MADEMOISELLE B****

A M. L'ABBÉ DE ***

Paris, le 28 Février.

ENCORE une Lettre remplie de plaintes & de reproches, au lieu d'une réponſe relative à la mienne ! En vérité, Monſieur, vous m'humiliez bien, quand vous faites paroître tant d'amour dans vos Lettres, & me refuſez, cependant, la ſatisfaction de vous voir ! Eſt-il poſſible que vous ne ſentiez pas combien vous me faites ſouffrir ? Vous me croyez apparemment incapable d'une diſ-

crétion, que je désire autant que vous .... Que vous êtes injuſte, Monſieur ! vous m'aimez, vous m'adorez, vous êtes mon Eſclave, je ſuis l'idole de votre ame, & je ne ſaurois obtenir la premiere grace que je vous demande ! Sentez-vous combien vous abbaiſſez mon orgueil ? Vous ne ſemblez flatter ſi vivement mon amour-propre, dans vos Lettres charmantes, que pour l'humilier enſuite davantage. Si vous craigniez ce Rival aimable, comme vous dites, vous ne confieriez pas la défenſe d'une conquête à un papier ſimple & fragile ; vous hâteriez votre arrivée, pour garantir une poſſeſſion,

dont vous ſeriez jaloux.

Le Portrait n'eſt pas encore parti, & l'Original attend avec impatience que vous veniez lui rendre, face à face, cet hommage que vous lui devez, Monſieur, & lui apprendre ce ſecret, qui veut toujours vous échapper.

Le Livre (*a*) que vous m'envoyez, Monſieur, ſemble m'annoncer de plus longs retards; cependant je ſuis très-ſenſible à votre attention.

(*a*) On verra par la ſuite que ce Livre étoit *la Nouvelle Héloïſe*, qui venoit de paroître.

LETTRE XXII.

*M. L'ABBÉ DE ****

à MADEMOISELLE B ***

Paris, le 28 Février.

JE reçois votre Lettre, aimable B *** sur le point de partir pour Versailles ; j'en suis content ; vous n'avez été que vingt-quatre heures à y répondre ; il y a moins d'esprit, & elle est plus longue. Ah ! quand n'y aura-t-il plus ce bons sens, qui vous caractèrise trop? quand me solliciterez-vous moins de me faire connoître, & le désirerez-vous plus ardemment ? La curiosité est pressante, & l'Amour

eſt timide. Je ne vous demande rien à préſent, & j'aſpirois à tout, dès ma premiere Lettre ; mes inſtances ont paru ſe refroidir en proportion que ma paſſion a crû..... Je veux que vous liſiez le Livre que je vous envoie ; il y a des choſes qui vous conviennent & à moi : je vous fais tenir le ſecond Volume ; courez à la vingt ſixiéme Lettre (*a*) ; & une partie de mon ſecret vous ſera dévoilée : liſez la vingt-troiſiéme (*b*) ;

(*a*) Manière très-délicate & très-détournée, d'inſinuer ſon infortune ; liſez la vingt-ſixiéme Lettre du ſecond Volume de *la Nouvelle Héloïſe*.

(*b*) Dans cette Lettre il eſt fait mention du Portrait de Julie, qu'elle avoit

puiſſe-t-elle vous apprendre ce que vous avez à faire ! mais, n'apprenez rien ; vous n'êtes que trop ſçavante ; conſultez votre cœur ; ne faites rien qu'il déſavoue.

Quelle hardieſſe de vous envoyer mes Lettres avec celles d'un pareil Auteur (*a*) ? Je ne crains point le paralelle ; je ſens autant que lui ... Ah ! Rival heureux ! ah, Portrait divin ! vous me revenez tour-à-tour ; vous faites mon ſupplice & mon bonheur ... Je ſerois arrivé à Verſailles, & je vous écrirois

---

envoyé à ſon Amant. Il paroît que l'Abbé ſollicite la même faveur.

(*a*) Le fameux Jean-Jacques Rouſſeau de Genève.

encore .... & ces fléches dont votre Lettre eſt décorée (*a*), je les reçois toutes dans mon cœur ; puiſſe-t-il en reſter dans le vôtre !

L'Abbé de ***

(*a*) Monſieur l'Abbé fait, ſans doute, ici alluſion au papier élégant des Lettres de Mlle. B. enrichies de Vignettes, déſignant tous les attributs de l'Amour, ſon carquois, ſes fléches & ſon flambeau.

LETTRE XXIII.

*MADEMOISELLE B****

A M. L'ABBÉ DE ***

Paris, le 2 Mars.

J'Ai lu la vingt-ſixiéme Lettre, elle m'apprend que vous êtes malade.... Quelque peine que cela me faſſe, je n'ai ni droit, ni raiſon de vous en vouloir; & ſi j'ai à me plaindre, c'eſt de la malice du ſort & de la foibleſſe de votre excuſe. Si vous m'aimez, ne vous ſervez plus de prétexte pour me faire mourir d'impatience: je n'y puis tenir, il faut que vous paroiſſiez en tel état que ce ſoit. Je ne

recevrai plus de vos Lettres, que vous ne m'ayez donné cette ſatisfaction.

La vingt-troiſiéme Lettre me dit que je dois vous envoyer mon Portrait; quand vous m'aurez donné autant de preuves d'amour & de tendreſſe, que Julie en avoit reçues de ſon Amant: je crains bien d'être plus foible que Julie!

LETTRE XXIV.

*M. L'ABBÉ DE****

A MADEMOISELLE B***

Paris, le 2 Mars.

JE ſuis malade..... la belle découverte ! Peut-on vous aimer, charmante B***, ne pas vous voir, être jaloux, n'oſer ſe montrer ; flotter entre la crainte & l'eſpérance, & ne pas être mourant ! mais la Lettre vingt-ſixiéme ne dit rien de tout cela ; vous en devinez trop ou trop peu (*a*) ; l'on m'a trahi,

(*a*) Ceci a ſans doute été mis pour embarraſſer la Demoiſelle, qui n'avoit ſi bien deviné, que parce qu'elle avoit été

ou

ou vous n'avez point d'amour. (*a*) Je n'ai pas voulu éclaircir l'un, je ſerois fâché de croire l'autre : c'eſt à votre franchiſe à parler ; je m'en rapporte à vous, & ne puis vous juger fauſſe.

Vous ne voulez plus recevoir de mes Lettres, que vous ne m'ayez vû ; autre preuve que vous n'aimez pas ; on pré-

---

inſtruite, comme on l'apprend par la vingt-ſeptiéme Letttre.

(*a*) Il veut dire que ſon Amante, en conjecturant ſa véritable maladie, devoit s'exhaler en reproches amers. Le ſens de cette phraſe eſt encore éclairci dans la vingt-ſeptiéme Lettre, qui eſt une très-exacte récapitulation de ce qui a précédé, & qui jette un grand jour ſur les faits antérieurs.

fere quelque choſe à rien. Si mes Billets vous ennuient, que ſera-ce de ma converſation? Je vous entretiendrai toujours de ma tendreſſe. Quant à vos inſtances pour me connoître; ſi c'eſt curioſité pure, vous méritez d'être punie; ſi c'eſt amour, vous patienterez.

Vous me refuſez votre Portrait, Mademoiſelle, & je ne puis vous en ſçavoir mauvais gré. Vous le faites d'une façon ſi tendre & ſi adroite, que ce refus même eſt précieux. Vous vous comparez à Julie; n'y a-t'il pas un peu de préſomption? Julie eſt un être fantaſtique, éclos du cerveau creux d'un Solitaire: votre cœur eſt réel;

il eſt droit, bon, ſenſible, ſans avoir, peut-être, jamais connu l'amour véritable ... Faites votre Roman d'après lui; ne cherchez point de modèle ; ſoyez comme vous-même; ne vous flattez pas d'être parfaite ; je vous crois des défauts, ſans doute, & encore plus de bonnes qualités : & voilà ce que c'eſt qu'une femme adorable, & que j'adore !

LETTRE XXV.

*M. L'ABBÉ DE * * **

A MADEMOISELLE B***

Paris, le 17 Mars 1762.

CRUELLE, vous aimez donc mieux avoir recours à toutes sortes d'expédiens, plutôt que de profiter des offres que je vous ai fait faire (*a*) ! Me

(*a*) Il avoit régné une petite boudederie entre les deux Amans, dans l'intervalle des deux Lettres ; le Confident alloit & venoit toujours : Mademoiselle B. dans une conversation avec lui, soit à dessein ou non, avoit laissé échapper quelque chose de l'embarras actuel où elle se trouvoit ; là-dessus M. l'Abbé, à qui la conversation avoit été rendue, suivant

jugez-vous assez peu de délicatesse pour croire acquérir par-là un droit que votre cœur me refuseroit ? Ils sont donc évanouis ces projets de vie délicieuse au moment de s'accomplir ! c'est un songe que j'ai fait ! heureusement je ne me suis jamais livré à l'espoir trop flatteur du retour de votre part. J'ai toujours attribué votre curiosité de me voir à un désir vain, plus qu'à une passion réelle : si j'ai cru votre cœur sensible dans quelques instans, l'illusion a duré peu : pourquoi

---

l'usage, avoit fait offrir sa bourse, qu lui avoit été refusée. *Voyez* encore la vingt-septiéme Lettre.

a-t'on empoisonné le mien? pourquoi nourrir le feu qui s'allumoit chez moi, par les rapports les plus séduisans, par les portraits les plus animés? Pouvoit-il (*a*) s'abuser pour moi? Ah! vous aviez raison de m'inviter à paroître! j'aurois mieux jugé, & je ne souffrirois peut-être plus! Une passion folle peut s'effacer par une autre: mais pourquoi m'a-t'on forcé à vous estimer? où trouver une autre femme comme vous? J'aime à croire ce qu'on m'en a dit.....

Je n'aurois point rompu le

(*a*) Il en veut, sans doute, à son Confident.

ſilence en tout autre cas ; il eſt de mon devoir de vous réitérer de nouveau les offres qu'on vous a faites de ma part ; elles ſont réelles ; elles ſont ſincères : vous devez d'autant moins craindre de les accepter, que vous ignorerez juſqu'à mon nom, & que vous ſeriez diſpenſée du fardeau de la reconnoiſſance, ſi vous n'aviez le cœur aſſez élevé pour y ſuffire.

L'Abbé de ***

LETTRE XXVI.

*MADEMOISELLE B ****

A M. L'ABBÉ DE ***

Paris, le 18 Mars.

ON ne ſçauroit être plus ſenſible que je le ſuis, Monſieur, aux offres obligeantes que vous me faites; je ſuis fâchée de ne pouvoir en profiter: j'avoue que bien des femmes n'y regarderoient pas de ſi près. Votre procédé ſeroit ſéduiſant pour elles; j'ai le malheur de penſer différemment, & vous me pardonnerez ſi je ne vous cache pas que votre Lettre m'offenſe. Soyez perſuadé que

j'ai trop de ſentimens pour m'avilir par des baſſeſſes : fuſſé-je dans la poſition la plus embarraſſante, j'aurois plutôt recours à des expédiens ruineux que honteux. Je ne ſuis, graces au Ciel, pas réduite à ce point-là ; quand cela ſeroit, vous n'en ſçauriez rien. J'ai le bonheur d'avoir des amis ; je trouverois aſſez de reſſources dans leur bourſe ; je les ai éprouvés ; la reconnoiſſance ne me coûteroit point vis-à-vis d'eux ; elle me ſeroit inſupportable envers un inconnu, qui ne m'eſtime pas digne de ſa confiance. Vous m'avez joué pendant trois mois, Monſieur, vous m'avez épriſe par des pro-

positions séduisantes ; vous m'avez éblouie ; vous avez captivé mon cœur par votre esprit ; j'a eu la foiblesse de vous en donner trop de marques ; il ne manquoit qu'une entre-vue à mon bonheur : je l'attendois avec la derniere impatience ; je la désirois ardemment ; je vous pressois de hâter ce moment heureux ; il ne vous restoit plus aucun moyen de l'éluder .... Vous feignez d'être malade ; je vous rassure ; je préviens vos craintes : que faites-vous ? au lieu de l'accélérer, de le précipiter, de voler vers moi, vous disparoissez tout-à-coup, & vous restez quinze jours sans envie de me

voir ! Vous voulez que je ſois aſſez imbécile de croire que vous m'aimez : non, non, Monſieur, je ne m'en ſuis jamais flattée. J'eſpérois pouvoir gagner votre cœur quand vous m'auriez connue : de même je me ſentois des diſpoſitions à donner le mien à un homme dont l'eſprit me charmoit, dont les ſentimens de généroſité me pénétroient, & dont les qualités diſtinguées flattoient ma vanité. Si vous avez attribué mon empreſſement de vous voir à une pure curioſité, vous ne m'avez pas rendu juſtice. Puiſque vous ne jugez pas à propos de me ſatisfaire, vous permettrez que je renonce à la

vie languiſſante, triſte & ennuyeuſe que je mene depuis trois mois. Je vois qu'il ne faut point compter ſur le bonheur que j'eſpérois trouver en vous. Il me ſera un peu difficile d'effacer des traits (*a*) déjà trop gravés dans mon cœur; mais je me ſervirai du reméde que vous m'indiquez.... Une paſſion peut s'effacer par une autre.... Si la longueur de ma Lettre vous ennuie, prenez-vous-en à vous-même, & conſolez-vous, puiſque c'eſt la derniere. Adieu.

(*a*) Il faut croire que le Confident avoit fait le portrait de M. l'Abbé de *** à Mademoiſelle B. & qu'elle l'avoit fait recommencer pluſieurs fois.

LETTRE XXVII.

*M. L'ABBÉ DE * * **

A MADEMOISELLE B * * *

A Ar.... le 22 Mars 1761.

MOI, vous jouer pendant trois mois, reſpectable B. eſtimez-vous ce que vous valez ; concevez que ſi quelqu'un, faute de vous connoître, eſſayoit de le faire, il en rougiroit bientôt, ou ce ſeroit un Monſtre. Je n'ai rien à me reprocher que cette Lettre infâme (*a*) dont vous vous êtes vengée ſi généreuſement : il eſt

(*a*) *Voyez* la ſeiziéme Lettre.

bien vrai que lorſque je jettai les yeux ſur vous, je ne comptois pas que cet attachement prendroit la tournure d'une paſſion. L'intérêt étoit le premier appas ; & ce ſordide intérêt, qui dégrade, qui avilit tout, n'eſt guères compatible avec l'amour ; ce feu céleſte fait pour épurer, pour ennoblir, pour exalter l'ame. Le compte qu'on me rendit de vous, me donna des idées romaneſques ; je cherchai à vous remuer : les circonſtances (*a*) où je me trouvois

(*a*) Il veut parler de ſon accident, qui, quoique non caractériſé nulle part, ne devient pas problêmatique par tout ce qui en eſt dit, & ſur-tout après la lecture de la vingt-ſixiéme Lettre du ſecond Volume de *la Nouvelle Héloïſe*.

mettoient dans le cas de n'être point impatient, & l'opinion qu'on me donnoit de vous répugnoit à un aveu toujours désagréable à faire. Il faut l'avouer, vos Lettres n'étoient point faites pour me tromper; vous me désorientâtes dès la quatriéme; vous me mîtes au pied du mur; il falloit, ou vous manquer essentiellement, ou vous découvrir ce que j'avois plus que jamais envie de vous cacher. Chaque visite qu'on vous faisoit étoit une source de nouveaux éloges. J'inventai un dénouement bisarre qui paroit à tout, & me fourniſſoit un nouveau moyen de vous éprouver: les titres &

la fortune disparurent; il ne resta que l'homme d'esprit & de sentiment : on me peignit votre stupéfaction, qui n'étoit ni de la fureur, ni du regret. Il vous échappa quelques plaintes sur ce que vous perdiez, convenez-en ; ce n'est point-là de l'amour; mais je vous excusai, & je me refroidis. Cependant un penchant naturel me ramenoit vers vous ; cette aventure paroissoit avoir affecté votre santé. Je cherchai à sçavoir de vos nouvelles ; un pressentiment secret me disoit que nous étions faits l'un pour l'autre : votre obstination à croire un dessous de cartes à tout cela, vous fit vérifier vos

ſoupçons. Quel fut mon étonnement d'apprendre que vous ſongiez encore à moi, que vos yeux avoient été baignés de larmes, de me voir offert, par votre ordre, ce Portrait divin, où votre ſévérité ſembloit me faire les reproches que je méritois! Je ne pus y tenir. Comment reconnoître cette attention de votre part, cette marque d'amitié? Je vous l'ai dit; je fus pluſieurs fois tenté de le garder, & de vous envoyer en échange quelqu'autre préſent.... On m'empêcha de vous faire ce vol, & une légère débauche d'eſprit fut la ſorte de galanterie qu'on m'aſſura la plus propre à vous affecter. . . . . C'eſt

donc pour se faire regretter davantage, vous écriâtes-vous... Lorsqu'on vous dit que ce n'étoit qu'un tribut qui vous étoit dû, une politesse indispensable, qu'on vous conseilla de vous détacher de moi... votre visage qui s'étoit égayé changea tout à coup, & peignit l'émotion douloureuse de votre ame. J'aurois pris cela pour du sentiment ; mais cette affectation de me faire parler d'un Rival, de vouloir paroître autre que vous n'étiez.... cela ne ressemble-t'il pas à de la coquetterie? Quoi qu'il en soit, je pris occasion de ce qu'on me rapporta de votre propre conversation, pour vous faire une

agacerie... Pluſieurs jours s'écoulerent ſans que vous daignâtes vous informer de moi... Le cœur reſte-t-il auſſi longtemps tranquille ? Je ne ſçais, mais je crus être dupe .... ma fureur s'exhala..... Ah ! modele de douceur ! c'eſt ici votre triomphe... vous me fîtes ſentir en ce moment combien vous m'étiez ſupérieure ; vous me fîtes rougir de tout ce que j'étois .... vous n'opposâtes à ma rage qu'une douleur noble & généreuſe... On crut, pour vous tranquilliſer, devoir vous faire un aveu, que je n'aurois jamais pardonné en tout autre cas ; vous prîtes cela plus en fille d'eſprit, qu'en femme

amoureuſe. . . . Toutes les inſtances que vous m'avez faites, l'aveu bruſque d'un ſecret que vous auriez dû garder plus fidélement, m'ont témoigné plus de curioſité que de paſſion véritable. . . J'ai cru que l'embarras où vous jettoient les circonſtances, ne contribuoient pas pour peu à votre empreſſement. Pour vous prouver ma façon de penſer, je vous ai fait faire les offres que je croyois capables de vous raſſurer . . . . Vous vous êtes obſtinée à garder le ſilence ; vous avez eu des converſations entieres ſans parler de moi : eſt-ce-là de l'amour ? Enfin, ayant laiſſé entrevoir que vous étiez dans le

cas d'uſer de reſſources . . . j'ai cru devoir faire ce que vous-même feriez en pareil cas ; j'ai cherché à ménager votre amour-propre autant qu'il le falloit. Je ſçais qu'il faut reſpecter la ſenſibilité des malheureux en proportion de leur infortune . . . Comme vous n'êtes pas dans ce cas, je n'ai point pris les détours que m'auroit ſuggéré ma propre délicateſſe en d'autres circonſtances. . . Je vous ai fait les offres qu'on fait à ſon ami . . . Vous vous en trouvez choquée; c'eſt contre mon deſſein, & ce ſont donc encore des excuſes que j'ai à vous faire . . . . Vous vous plaignez que je ne vous

juge pas digne de me connoître ; ne liſez-vous pas dans mon cœur ? Mon nom & mes qualités ne pourroient que ſatisfaire votre curioſité : que ſont ces ſecrets à l'amour ? Enfin, vous me faites ſentir qu'il eſt trop tard pour me montrer, que vous voulez renoncer à une vie triſte & languiſſante : vous me prenez par mes propres paroles, que vous tronquez ; vous me faites entendre que votre cœur eſt ſuſceptible d'une autre paſſion ..... Ah ! trop ſéduiſante B *** eſt-ce-là de l'amour, encore un coup ? Vraiment qu'il me ſeroit glorieux de vous en avoir inſpiré !

ce ſeroit alors le cas de franchir tous les obſtacles ; de voler, de me précipiter dans vos bras. Mais qu'il eſt amer de s'épuiſer ſeul de tendreſſe, de n'approcher de plus près que pour enviſager tout ce que l'on perd!... Ah! fille ineſtimable! je connois tout ce que vous valez, c'eſt ce qui me déſeſpere.... Je ne dis pas comme vous.... une paſſion ſe guérit par une autre : je penſe que vous êtes irréparable, & que rien ne vous remplacera dans mon cœur... Pour vous, ſuivez la brillante carriere où vous êtes ; faite des eſclaves, ne le ſoyez jamais..... Daignez

agréer les Vers que je joins ici; c'eſt un pur jeu d'eſprit, enfanté par le dépit; prenez-le pour ce qu'il eſt.

L'Abbé de ***

EPITRE

A

Mademoiselle B***.

Pour l'engager à danſer ſur le théâtre de l'Opéra. (*a*)

Digne Eléve de Terpſicore,
Languirez-vous dans le repos?
Dédaignant vos prémiers travaux,
Pourquoi refuſez-vous encore

(*a*) Cette Epitre doit en effet paſſer pour un vrai dépit. M. l'Abbé pouvoit-il conſeiller ſérieuſement quelque choſe

D'ajouter

D'ajouter des succès nouveaux
Au triomphe de votre Aurore ?
A l'ombre des Myrtes cueillis
Sur les bord que l'Elbe féconde,
Quel charme tient vos sens surpris
Dans une indolence profonde ?
Réveillez-vous aux sons brillants
De la gloire qui vous seconde :
Embellissez de vos talents
Le premier Théâtre du monde.
Est-ce assez que le foible effort
D'avoir enlevé les suffrages
Des habitans glacés du Nord ?
Il faut ravir d'autres hommages ;

---

d'aussi contraire à ses vûës ? C'étoit, sans doute, une feinte, pour piquer la Demoiselle. Du reste, pour bien entendre ces Vers, il faut se rappeller l'état langoureux, où la Demoiselle paroissoit être depuis le commencement de l'intrigue, qui, s'il étoit réel, portoit tous les symptômes de l'Amour ; c'est sur quoi roule la plaisanterie.

Il faut enchanter les Français,
Ce Peuple vain & difficile,
Qui n'admire presque jamais,
En admirant toujours mobile!
L'entreprise est digne de vous,
Osez fixer son inconstance,
Osez dans vos transports jaloux,
Pleine d'une noble assûrance,
De Lany,.. Mais ô vain discours!
Tandis que je tiens ce langage,
Soudain quel funeste nuage
S'est répandu sur vos beaux jours?
La tristesse a flétri vos charmes,
Votre teint a perdu sa fleur;
Vos yeux sont humides de larmes,
Et, d'un froid mortel, la pâleur
A glacé vos lévres livides:
De tant d'attraits destins rapides,
Dans le noir poison de l'ennui
Verrai-je s'éteindre vos graces?
L'Amour oublieroit-il vos traces?
L'Amour.., ah! sans doute, c'est lui,
C'est son souffle qui vous consume;

Ce Dieu dans vos veines allume
Les feux dévorants, destructeurs,
Dont votre beauté redoutable
Devoit embrâser tous les cœurs.
De son courroux impitoyable
Eprouvez les justes effets !
Le barbare vous rend comptable
Des maux que vous n'avez point faits !
Où sont-ils ces cœurs, ces victimes
Que vous lui deviez immoler ?
Pourquoi de charmes vous combler,
Vous orner de talents sublimes ?
Tandis qu'il en est tems encor,
Hâtez-vous, expiez vos crimes . . .
Partez, prenez un noble essor . . .
Tantôt peignez des Euménides,
Et les fureurs & les combats :
Tantôt des Aquilons rapides
Imitez l'horrible fracas :
Volez, fuyez nos yeux avides,
Ou, dans un plus gracieux pas,
Moins avare de vos appas,

Laiſſez-nous contempler vos traces,
Déployez lentement vos bras,
Dans les airs balancez vos graces,
Paroiſſez enfin, de Paris
Fixez les regards attendris ?
Qu'elle montre, Amour, ta puiſſance,
Et faſſe tomber à tes pieds
Ces ennemis humiliés,
Que redemande ta vengeance !
Alors, appaiſant tes fureurs,
Tu diſſiperas les langueurs
Dont elle eſt la funeſte proie,
Tu lui feras goûter la joie
Qu'elle verſera dans nos cœurs !

LETTRE XXVIII.

De M... (a)

A M. l'Abbé de ***

Paris le 26 Mars.

VOTRE Lettre, Monſieur, auroit fait le plus grand effet ſans vos Vers ; ils ont tout gâté, comme je vous en avois prévenu ; ils auroient plu à Mademoiſelle B... dans une autre circonſtance ; elle ne peut les regarder que comme un perſifflage dans ce moment-ci : il eſt plus que tems de vous montrer ; elle eſt aſſez éprouvée...

(a) Ce M... eſt le Piers ſans doute.

LETTRE XXIX.

*M. L'ABBE' DE****

A MADEMOISELLE B ***

Paris, le 28 Mars.

ON m'a écrit, Mademoiselle, que ma derniere Lettre, loin de me juſtifier auprès de vous, avoit preſque mis le ſceau à ma réprobation : je n'ai pu y tenir (*a*) ; me voilà : peut-être ferai-je moins mal-adroit à m'excuſer de vive voix... Ah ! ſenſible B... laiſſez-vous attendrir ! Plus de ſoupçons, plus de ja-

(*a*) Il eſt de retour à Paris. Sa derniere eſt datée de la Campagne.

louſie ; votre cœur parle pour moi ; je vous adore, que tardons-nous ? ſoyons heureux... j'attends vos ordres.

L'Abbé de ***

LETTRE XXX.

*Mademoiselle B****

a M. l'Abbé de ***

Paris, le 28 Mars, à 4 heures après-midi.

SI votre Lettre du 22 m'a déſeſperée, Monſieur, celle d'aujourd'hui me raſſure un peu. J'attends avec impatience ce moment, qui me doit rendre heureuſe. Hatez-le, ſi vous m'aimez ; que ce ſoit ce ſoir à

telle heure que vous jugerez convenable; il n'en eſt point d'indue pour l'amour (*a*).

(*a*) Ce rendez-vous fut encore manqué. Il faut croire que dans l'intervalle du billet 29 de l'Abbé, & de cette réponſe, il reçut la lettre inſérée dans la ſuite, ſous le n°. 32: elle étoit bien capable d'allarmer un Amant auſſi ſuſceptible de jalouſie, que le paroît M. l'Abbé. Quelques jours s'écoulerent, & la troiſiéme partie de l'intrigue recommence tout naturellement par le billet 31.

L'INCONNU,
ROMAN VÉRITABLE.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE XXXI.

*M. L'ABBÉ DE****

A MADEMOISELLE B***

Paris, le 2 Avril.

J'AI voulu, Mademoiselle, réfléchir avant que d'écrire : si j'ai manqué au rendez-vous, c'eſt

que je l'ai dû; je vous reſpecte & vous aime encore trop pour vous dire mes raiſons. Je ne vous en veux point, mais à celui qui m'a trompé. Adieu. Nous ne nous connoîtrons jamais, adieu.

P. S. Je vous prie de renvoyer mes Lettres; je vous ferai tenir demain les vôtres avec cent louis; je n'ai point la baſſeſſe de vouloir vous choquer; c'eſt une dette que je vous paye; ne m'ayez nulle obligation, perſonne n'en ſçaura rien.

LETTRE XXXII.

MONSIEUR ***

A M. L'ABBÉ DE ***

Paris, le 3 Avril.

JE vous renvoye, Monsieur, les cent louis (*a*) & les Lettres que vous me priez de remettre : Mademoiselle B... n'accepteroit point les premiers ; quand elle voudra les autres, elle les redemandera. Quant à

(*a*) Apparemment que M. l'Abbé avoit prié son Confident de remettre à Mademoiselle B. ses Lettres & les cent louis ; que celui-ci instruit que cet Amant jaloux avoit mis un Espion en Campagne, s'étoit piqué, comme de raison ; aussi répond-il avec hauteur.

moi, Monſieur, il ne me convient plus de me mêler d'une intrigue dans laquelle je me trouve ſi indignement compromis : quelque vraiſemblable que ſoit le rapport de (*a*) votre eſpion, Mademoiſelle B... méritoit une explication plus décente, & vous la lui deviez, ne fût-ce que par rapport à moi. Je ne l'ai point vue depuis le rendez-vous manqué, & ſi je la voyois, je ſerois preſque auſſi honteux que vous devriez l'être.

Je ſuis, &c.

(*a*) Peut-être que M. l'Abbé lui avoit communiqué la Lettre 34, ou lui en avoit dit le contenu.

LETTRE XXXIII.

*M. L'ABBE' DE****

A MADEMOISELLE B***

Verſailles, le 7 Avril 1761.

IL eſt ſurprenant, Mademoiſelle, que vous affectiez des ſentimens ſi élevés avec une conduite auſſi baſſe; vous êtes démaſquée, liſez.... c'eſt la ſeule vengeance que je puiſſe me permettre.

LETTRE XXXIV.

*M. L'ABBÉ P****

A M. L'ABBE' DE ***

Paris, le 28 Mars 1761.

M.

(*a*)

JE me hâte de vous écrire à Ar.... & de vous apprendre mes découvertes. Pour obéir à vos ordres, je me suis informé de Mademoiselle B.... &, n'ayant pu la voir chez elle,

(*a*) Il y avoit ici, & dans la suite de la lettre, des qualifications distinguées, qu'on a cru devoir supprimer. On ne les a regardées que comme une bassesse du vil Espion qui écrit.

je l'aï rencontrée ailleurs : ceux qui l'ont connue en Saxe, m'ont dit que c'étoit une aventuriere de quarante ans (*a*), ſi elle n'en a pas plus. Son viſage y répond. Elle a les paupieres ſillonnées, la peau blaſée, & les lévres deſſéchées & pâles. Je me ſuis douté que c'étoit une fille à allures, au mouvement que j'ai remarqué chez elle. J'y ai été ſous prétexte de voir ſes Porcelaines ; mais je n'ai pu pénétrer juſqu'à cette divinité. Je l'ai rencontrée depuis aux Boulevards & à Longchamps : il paroît qu'elle ne

(*a*) Il paroît qu'il y a beaucoup d'infidélité dans ce rapport, tout-à-fait contraire au Portrait qu'on a vû.

ſéche point ſur pied pour vous. Elle étoit avec un jeune homme, dont je me ſuis informé. J'ai appris qu'il ſe nommoit E... que c'étoit un violon dont elle s'étoit amouraché, qu'il ſe vantoit par-tout de coucher avec elle. On prétend qu'elle l'entretient, & que c'eſt ce qui la met mal à l'aiſe. Au reſte la ſanté du jeune homme eſt fort ſuſpecte; il eſt perdu de débauches... Je ne ſçais ce qui vous a donné une ſi haute idée de cette Demoiſelle; on aura trahi vraiſemblablement votre ſecret, & l'appas d'un eſclave de votre rang l'aura engagée à corrompre, par des préſens,

celui que vous avez envoyé ; car je ne la crois pas fort séduisante par ses charmes. Votre dignité seroit compromise en pareil lieu ; croyez-en le zèle de votre esclave.

Je suis, &c.

L'Abbé P***

LETTRE XXXV.

*Mademoiselle B * * **

A Monsieur *** (*a*)

Paris, le 8 Avril 1761.

DANS quel abîme m'avez-vous précipitée, Monsieur ? Quel monstre a pû écrire les noirceurs ci-jointes ? Je suis peu touchée du portrait hideux qu'on y fait de moi, mais le mot d'avanturiere me perce le cœur de la douleur la plus poignante. Si j'avois besoin de justification, je pourrois faire

(*a*) Au Confident, suivant les apparences.

valoir les plus illuſtres témoignages de la Cour de Dreſde & de Pologne : j'en trouverois même ici, ſans chercher plus loin. Mille ſoupçons injurieux s'élevent dans mon cœur contre vous ; je ne ſçais quel ſentiment les repouſſe : je ne vous puis croire coupable de tant d'infamies : votre honneur eſt intéreſſé à démaſquer un ſcélérat ; je ne trouve point de termes aſſez forts pour rendre toute l'idée de baſſeſſe & d'opprobre que m'inſpire ſa conduite....Fût-il le plus grand Seigneur de France, je vois dans ſon caractère une âpreté, une jalouſie effrenée qui feroient continuellement mon

ſupplice. J'ai été gâtée par une aménité de mœurs qui eſt eſſentielle à mon bien-être ; je ne pourrois vivre avec un homme féroce ; ainſi je ne regrette rien, mais je veux ſçavoir quel il eſt pour le mieux mépriſer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXVI.

MONSIEUR ***

A MADEMOISELLE B***

Paris, le 8 Avril.

VOUS êtes trop émue, Mademoiſelle, je ne puis vous révéler le myſtère à préſent. Vous éprouvez par vous-même qu'il eſt des ſituations qui nous arrachent à notre caractère ; le vôtre eſt la douceur, vous y reviendrez. Vous êtes piquée au vif, & vous avez raiſon ; je ne le ſuis pas moins ; c'eſt dans de pareilles circonſtances qu'il ne me convient pas pas de trahir un ſecret ; vous

n'approuverez vous-même dans votre-sang froid. Je trouve beaucoup de mal-adresse dans M. l'Abbé, de n'avoir pas cherché du moins à se faire regretter ; le tems vous vengera, il sera plus puni que vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXVII.

*M. l'Abbé de****

A Mademoiselle B***

Paris, le 24 Avril 1761.

SI j'ai tardé long-tems, Mademoiselle, à vous témoigner mon repentir, ce n'est pas qu'il n'ait suivi de près ma coupable crédulité; c'est que je sens que ce n'est point dans une lettre, mais sur mon visage que vous devriez lire ma honte & mes remords. Eh! comment lever les yeux vers vous, comment parvenir jusqu'à vous? Je me suis ôté toute ressource; je suis un furieux qui vous ai avilie en

vous reſpectant, qui vous ai outragée en vous adorant. Plus je ſuis indigne de pardon, plus je dois le demander ; c'eſt un hommage qu'il faut que je rende à la vérité & à votre innocence. Plus mépriſable que le délateur qui vous a accuſée, je ne l'ai pas cru, mais j'ai douté. Les nuages d'une jalouſie puérile ont offuſqué les lumieres de ma raiſon ; je me ſuis porté à des excès dont je ne me croyois pas capable ; je ne me reconnois plus, je ne puis plus rien promettre de moi, & par pitié même vous devez être inéxorable. Je ſens trop quel cruel ſupplice c'eſt de vous avoir offenſée... Cette

lettre

lettre n'eſt donc pas pour ſurprendre votre indulgence, pour piquer votre généroſité. Je n'en attends point de réponſe. Je pars, je ne puis reſpirer le même air que vous; je ſouille la pureté du jour qui vous éclaire; je vais pleurer à l'ombre & dans le ſilence la perte trop méritée de la plus aimable & la plus rare des femmes : encore ſi, confondu dans la foule, j'étois pour vous auſſi obſcur que le vil mercenaire qui vous a calomnié, ſi des ſoupçons vagues vous laiſſoient méconnoître l'objet de votre courroux. Ah! je n'en puis douter, on ſe ſera trop bien & trop juſtement vengé;

on ne vous aura appris mon nom, que pour vous apprendre à le déteſter ; oubliez-le, oubliez-moi, oubliez mes injuſtices, mes crimes, & ſouvenez-vous ſeulement, Mademoiſelle, que le plus coupable des hommes eſt auſſi le plus malheureux, le plus puni, qu'il eſt encore dévoré de la paſſion la plus vive pour celle qui doit l'avoir en horreur comme un monſtre. Adieu.

LETTRE XXXVIII.

*M. L'ABBÉ DE ****

A MADEMOISELLE B ***.

Paris, le 1 Juin 1761.

ME voilà de retour, Mademoiselle, & je rapporte dans mon cœur le même trait dont il étoit déchiré. Mon crime eſt trop grand pour que mon ſupplice ſoit ſi court : je ne vous ai outragée que des inſtans, mais je dois en être puni, hélas ! peut-être toute ma vie ! Pourrai-je jamais ſupporter l'affreux ſouvenir d'avoir perdu par ma faute un cœur dont la conquête eût été ſi flatteuſe pour mon

amour-propre, dont la poſſeſſion eût fait mon bonheur ? Quelquefois je me flatte que tout n'eſt pas fini, qu'une femme ne garde point les lettres d'un homme qu'elle abhorre, qu'elle ne lui laiſſe point les ſiennes, ces gages précieux de l'intimité des Amans. Peu s'en faut alors que je n'aille vous ſurprendre dans votre ſolitude, embraſſer vos genoux, vous ſerrer dans mes bras, vous arroſer à la fois de mes larmes, & vous couvrir de mes baiſers enflammés, exhaler ſur votre ſein mes ſoupirs & mon amour, vous forcer enfin à me laiſſer lire dans vos yeux un pardon dont je ſerois digne, ſi je

pouvois l'être.... Audacieux, je joindrois donc le ton avantageux, & la fatuité d'un Petit-Maître à la brutalité d'un jaloux. Eh ! qu'ai-je fait pour avoir tant de préſomption ? que n'ai-je pas fait plutôt pour mériter ſon courroux ? Oui, Mademoiſelle, ſi vous ne m'avez point accablé de reproches, ſi vous ne m'avez point couvert de vos mépris, ſi reſpectant le voile ſous lequel j'étois enveloppé, vous avez pouſſé la diſcrétion juſqu'à paroître ignorer qui j'étois, ce procédé généreux ne fait que me rendre plus coupable, ſans me donner aucun droit de prétendre à votre indulgence.

Pourquoi donc vous écrire, pourquoi vous importuner encore ? C'eſt que mon cœur ſurchargé du poids de ſa douleur, veut s'épancher; c'eſt que, quelqu'inexorable que vous deviez être, je n'en ſuis pas plus diſpenſé de vous porter en tribut mes larmes & mes ſoupirs; c'eſt que je ſerois inſupportable à mes propres yeux, ſi l'excès de mon repentir ne m'apprenoit qu'on ne vous offenſe point impunément, ſi mes remords n'étoient pour moi votre juſtification la plus complette.

L'Abbé de ***

LETTRE XXXIX.

M. L'ABBÉ DE * * *

A MADEMOISELLE B * * *

Paris, le 20 Juin 1761.

AH! je vous ai vue charmante B *** & mon cœur en a treſſailli : que n'étiez-vous ſeule ! que n'ai-je pû vous parler ! vous m'auriez pardonné ! la ſérénité de votre front annonçoit le calme de votre ame, & la bienfaiſance répandue ſur votre phyſionomie paroiſſoit ne demander qu'à ſe manifeſter. Voilà donc une nouvelle Lettre ; ce doit être à vos yeux le comble de l'extravagance, ſi

vous me liſez de ſang-froid ; mais ſi votre cœur eſt encore ouvert à la pitié, ſi votre ſenſibilité parle, vous plaindrez un homme qui a entrevû le bonheur, & l'a laiſſé s'échapper : depuis ce temps, je le cherche par-tout, je le demande à toute la nature, je m'agite en tout ſens pour le retrouver, mais en vain ! Le monde & la ſolitude me ſont également inſupportables ; les plaiſirs les plus viſs ne ſervent qu'à me faire regretter ceux dont j'aurois pû jouir. Une mélancolie inconnue a flétri tous mes ſens : ſi je vois une jolie femme, je penſe auſſi-tôt que j'en ai perdu une plus aimable :

une faim importune me fait-elle asseoir à table, avec elle, je me dis, ces mets seroient plus exquis, ces fruits auroient plus de saveur ; cette eau (*a*) pure & limpide en tempérant nos feux, les rendroit plus solides & plus durables. Cherché-je à suspendre mes tourmens par les charmes de la Musique, mon ame est navrée de tristesse, mes yeux se rempliſſent de pleurs. Je songe qu'il n'est qu'une voix au monde pour remettre mon cœur à l'uniſſon de la joie. Si j'ouvre un Livre, il me semble que

(*a*) Les deux Amans ne boivent que de l'eau, sans doute.

nous aurions plus d'esprit, que nos sentimens seroient plus épurés : point de peinture voluptueuse que nous n'eussions surpassée . . . Abîmé dans ces réfléxions désespérantes, je sors, je parcours les jardins, les campagnes, les forêts . . . Les fleurs sont sans parfum, la verdure n'a plus de fraîcheur, la terre ne rit plus . . . . Enfin, faut-il par le repos de la nuit adoucir les maux du jour ; il n'est plus de duvet pour moi . . . . . je cherche sans cesse une compagne à mes côtés, je n'embrasse qu'un vuide immense, tout m'apprend le néant de mon bonheur, & mes songes les plus délicieux se tournent en suppli-

ces... Encore, ſi l'amitié conſolante eſſuyoit les pleurs de l'Amour ! je me ſuis ôté (*a*) juſqu'à cette reſſource ; cent fois votre nom me revient à la bouche, mille témoins indiſcrets m'obligent de laiſſer expirer ſur mes lévres ce nom cher & ſacré : j'ai perdu le ſeul Confident, au ſein duquel j'aurois pû dépoſer mes peines ; il m'auroit rappellé ſans ceſſe tout ce qu'il m'a dit de vous : ce moment où vous lûtes ma premiere Lettre, moment heureux, où l'Amour s'inſinuoit

(*a*) Il veut parler de ſon Confident ; avec qui il étoit brouillé, ſuivant ce qui a précédé.

chez vous ! vos inquiétudes, vos craintes, votre empreſſement, votre impatience, votre anéantiſſement, lorſque vous vîtes diſparoître un bonheur ſi prochain.... Situation affreuſe, dont j'éprouve toutes les horreurs aujourd'hui ! Votre joie naïve quand vous fûtes éclairée d'un jour nouveau, vos prieres, vos inſtances, ces larmes précieuſes, qui baignerent vos beaux yeux ; cette douceur avec laquelle vous reçûtes des reproches, que vous ne méritiez pas ... ce canapé où votre cœur palpitoit entre l'amour & la crainte ; cet habillement de vierge relevé par les attitudes les plus

ſéduiſantes .... La plume me tombe des mains .... Tout ce que je ne pouvois pas croire alors, parce que c'étoit ma félicité, me paroît à préſent vrai pour mon ſupplice .... C'eſt ainſi qu'ingénieux à me tourmenter, je vous ai cent fois mieux vengée, que vous n'auriez fait vous-même ! Quand romprez-vous donc un ſilence ſi cruel ? quand prononcerez-vous au moins mon arrêt? Tel qu'il ſoit, je vous aimerai toujours, ſans doute, mais je n'eſpérerai plus ; perdre tout eſpoir !... Ah ! douce eſpérance, conſolation des malheureux, ſi vous m'étiez ravie, que devenir? Votre ſilence mê-

me eſt un bienfait, Mademoiſelle, & ſous quelque point de vue que je vous enviſage, je retrouve par-tout cette bonté qui m'accable, qui paroiſſant vous faire oublier mon crime, le retrace ſans ceſſe plus grand à mes yeux, & devient toujours pour moi un ſupplice nouveau.

L'Abbé de ***

LETTRE XL

ET DERNIERE.

*MADEMOISELLE B****

A M. l'Abbé de***

Paris, le 20 Juin.

QUI que vous ſoyez, dieu ou diable, paroiſſez, ô Amant inviſible ! vous m'avez trop ſubjuguée pour me craindre ; vous m'avez trop tourmentée pour ne m'être pas cher ! Je vous pardonne tout, pourvû que je vous voye : mon cœur a beſoin de vous ; ne feriez-vous qu'eſprit, & ne pourriez-vous finir le Roman (*a*).

(*a*) Il faut croire que M. l'Abbé, ſenſible à ce reproche, s'eſt enfin découvert, & que le Roman a fini comme il devoit.

BOUQUET (*a*)

A MADEMOISELLE B...

Pour le jour de ſainte Catherine, Philoſophe, Vierge & Martyre.

ENTRE votre Patrone & vous je ne vois pas
Une fort grande reſſemblance.
Elle eut, il eſt vrai, des appas,
Mais nuls charmes, nulle élégance,
Rien qui puiſſe tenter des Amans délicats,
Elle eut encor de l'éloquence

(*a*) Ce Bouquet eſt ſans doute de la compoſition de M. l'Abbé ; c'eſt un hors-d'œuvre qui ne nous a point paru déplacé Il ſert à confirmer nos conjectures ſur la bonne intelligence qui doit regner entre les deux Amans après tant d'épreuves réciproques.

Qu'elle employa mal-à-propos
A confondre les vains propos
Du Sophiſte orgueilleux, bouffi de ſa ſcience.
Vous convainquez peu les Docteurs,
Mais vous domptez un cœur rebelle.
Un volage rendu fidèle
Vaut bien mille argumens vainqueurs.
Du brutal Maximin elle brava la rage :
Vous ſçavez tempérer la vertu trop ſauvage,
Par une douce aménité :
Pour vaincre mieux, il faut eſſuyer des défaites.
Elle vécut vierge, & vous l'avez été.
Elle mourut Martyre. Hélas! & vous en faites
Qui n'iront point en Paradis.
En un mot plus je réfléchis
Sur cette Sainte ſinguliere ;
Moins je trouve en ſon caractère,
Rien qui vous puiſſe convenir.
Vous ne marchez nullement ſur ſes traces,
On eût mieux fait de vous choiſir
Une Patrone entre les Graces.

Paris, le 24 Novembre 1762.

AVERTISSEMENT.

Comme on travailloit à l'impreſſion de l'Ouvrage, on nous a fait part de la correſpondance ci-jointe, trop importante pour être omiſe : elle peut jetter un grand jour ſur le reſte, & développer bien des choſes, qui ne ſont qu'indiquées dans l'Hiſtoire de M. l'Abbé de .... & de Mademoiſelle B...

LETTRES
DE
*MADEMOISELLE B****
A MADAME S***

LETTRE PREMIERE.

*MADEMOISELLE B****
A MADAME S***

Paris, le 24 Décembre 1760.

VOus êtes curieuſe, ma chere amie, de ſçavoir quelle vie je mene depuis votre retour en Saxe. Le Comte d'Oſt*** eſt parti pour

ſon Ambaſſade, & je ſuis plus retirée que jamais. J'ai quitté le quartier bruyant du fauxbourg ſaint Germain. Le Marais eſt ma réſidence, j'y ai loué une demeure : elle étoit ci-devant, ce qu'on appelle en ce pays, une petite maiſon. C'eſt un temple, où chaque particulier, un peu riche, place ſa Divinité. J'en ai fait le ſanctuaire des Arts, de la Philoſophie & de l'Amitié. Si l'Amour s'y gliſſe, il ſera bien fin. Pluſieurs Créſus y ſont venus mettre à mes pieds leur or & leur perſonne ; j'ai mépriſé l'un & l'autre. Vous connoiſſez là-deſſus ma façon de penſer. Elle eſt aſſez déga-

gée de préjugés pour me livrer à des goûts qui me conviendroient, & trop élevée pour me sacrifier à la fortune. J'ai fondu une partie de mon mobilier immense. J'espere que la Paix me mettra bien-tôt à même de jouir de mes revenus de Saxe, & des bienfaits du Roi. En attendant j'use d'une œconomie convenable. Le luxe dans lequel j'ai vécu est ce que je regrette le moins. Je partage mon temps entre la lecture, le travail & la Musique : quelquefois je gambade toute seule dans mes appartemens ; j'imagine être encore sur le brillant Théâtre de Dresde. Mon plus grand plaisir est d'écrire à

mes amis Je lis les Papiers publics ; je frémis toujours en les prenant ; la curioſité l'emporte & le cœur me ſaigne toutes les fois que j'apprends les nouveaux malheurs d'un Pays que je dois regarder comme le mien.

Adieu, ma chere amie ; je ſuis fâchée que vous n'ayez qu'entrevû cette Capitale. Ecrivez-moi ſouvent pour charmer notre douloureuſe ſéparation ; je vous rendrai compte de tout ce qui me concernera.

LETTRE II.

*MADEMOISELLE B****

A MADAME S***

Paris, le 13 Janvier 1761.

QUE je ſuis changée, ma chere amie, depuis ma derniere Lettre ! quelle révolution s'eſt faite dans mon cœur ! que ma façon d'être eſt nouvelle ! Dans ce Pays d'intrigues & de perfidies, je croyois que ma retraite me mettroit à l'abri des aventures ; je me trouve, comme malgré moi, embarquée dans une. Je ne ſçais encore quelle en ſera la fin ; elle peut faire le bonheur, ou le malheur du reſte de ma vie.

Les premiers jours de cette année je reçois une Lettre anonyme; un homme de grande distinction s'y donne pour enchanté de moi. Je suis femme, la précision du Billet, sa tournure singuliere, le ton modeste qui y régne, tout pique ma curiosité. On me fait entendre qu'on est d'un état à exiger la plus grande réserve; qu'un Tiers est nécessaire dans ces commencemens, pour développer bien des choses trop longues à déduire par écrit. J'ai fait une premiere faute, j'ai répondu. J'ai donné un rendez-vous. Jugez combien mon imagination a travaillé dans l'intervalle! Enfin, l'Ambassadeur a paru.

Je

Je comptois lui tirer les vers du nez ; sa conversation a été si adroite & si insinuante, qu'en me laissant aussi peu instruite qu'auparavant, il m'a fait aller beaucoup plus loin que je ne voulois. Il m'a quittée sous prétexte de rendre compte ; il est revenu le lendemain. Ah ! quelle Lettre, ma chere ! . . Je l'ai déjà relue cent fois ; je ne puis la quitter ; je la porte dans mon sein. . . Que j'en voudrois connoître l'Auteur ! Un nuage épais le dérobe encore à mes yeux : c'est Dimanche prochain au Bal, que se doit faire l'entre-vûe. . . Que vous me trouvez foible, ma chere ! que

vous vous moquez de moi! Plaignez plutôt votre amie ; je ſuis la plus malheureuſe des femmes, ſi cet Inconnu n'eſt pas tel que je me le dépeins !

LETTRE III.

*MADAME S****

A MADEMOISELLE B***

Dreſde, le 31 Janvier 1761.

JE vous plains en effet, ma chere amie : je ſuis ſurpriſe qu'avec la prudence & la réſerve que je vous connois, vous vous laiſſiez mener ſi loin. Vous ignorez encore à qui vous avez affaire. Vous avez commencé par être curieuſe ; vous avez fait bien du chemin depuis. Je crains fort, comme l'a dit un François, que votre eſprit ne ſoit la dupe de votre cœur ; le merveilleux de

l'aventure ſe diſſipera, il ne vous reſtera que les tourmens de l'Amour. Eſt-il vraiſemblable qu'un homme épris de vous, de quelque robe qu'il ſoit, fût ſi long-temps à ſe montrer? Les difficultés ne ſont-elles pas applanies? Il pourroit ſe faire qu'il eût le biſarre deſſein de vous ſonder par lui-même; de paroître ſous le nom de ſon propre Envoyé, de jouir du plaiſir délicieux de voir les progrès qu'il feroit ſur votre cœur; mais un ſi grand ſang-froid ſuppoſeroit une paſſion bien foible. Il ſe ſeroit trahi en quelqu'inſtant; l'Amour ne ſe fût point méconnu lui-même. Je croirois plutôt qu'un projet

de plaiſanterie ſeroit l'unique fondement de cet apparei ld'une grande aventure. Le Confident prétendu aura eu la curioſité de vous voir ; il ſe ſera caché ſous ce maſque favorable, il ne ſera point ſorti impunément d'avec vous ; le développement de votre cœur lui aura ſuggéré les idées les plus flatteuſes ; il aura voulu prolonger un rôle auſſi agréable ; ne ſçachant trop comment s'en tirer, il aura tout attendu du bénéfice du temps ; il aura eſpéré trouver un moment de foibleſſe. Que ſçais-je ? il aura cru pouvoir abuſer de votre curioſité, détourner à ſon profit votre tendreſſe pour

un amant romanesque, auquel il prétend se substituer lui-même.

J'attends, avec impatience, votre premiere Lettre, ma chere amie, par l'intérêt vif que je prends à ce qui vous regarde. Puissent mes conjectures ne se pas réalifer! mais songez que je vois les objets différemment de vous, & que je vois mieux à coup sûr dans ce moment. Adieu.

LETTRE IV.

*MADEMOISELLE B * * **

A MADAME S * * *

Paris, le 22 Janvier 1761.

AH ! ma chere, je ſuis perdue, abîmée, anéantie ! Je me fais honte à moi-même ; je voudrois que toute la nature ſe confondît avec moi. Cet être phantaſtique, que mon imagination embelliſſoit des plus belles couleurs, cet Amant ſi tendre qu'adoroit mon cœur ; ce mortel divin, qui avoit verſé dans mon ame une flamme nouvelle, eſt évanoui. Que dis-

je? il exiſte encore pour mon malheur ; il a joui du barbare plaiſir de m'avoir tourmentée ; il m'a tout avoué ; je l'ai vû à mes genoux, j'ai pû lui arracher les yeux, lui percer le cœur, & je ne l'ai pas fait. Je ne ſçais quel ſentiment inconnu ſuſpendoit celui de la vengeance, ou plutôt je m'en apperçois trop ; de quoi l'aurois-je puni ? d'avoir fait diſparoître à mes yeux une illuſion qu'il m'avoit fait naître ? d'avoir détruit un bonheur, dont il étoit la ſource ? de s'être fait trop aimer enfin ? . . . La reſpiration me manque, ma chere amie ; la plume me tombe des mains.

Je ne ſçais ce que je dis, ce que j'écris, ce que je fais, ce que je ſuis... Je vais me mettre au lit.... Si je reviens de mon égarement, je vous détaillerai la cruelle ſcène qui vient de ſe paſſer.

LETTRE V.

*MADEMOISELLE B ****

A MADAME S ***

Paris, le 23 Janvier 1761.

JE crois avoir fait un rêve, ma chere amie, durant lequel je vous ai écrit hier; actuellement que je me semble réveillée, voici la suite de mon aventure.

Cette Lettre fatale a été suivie de plusieurs. Autant de traits nouveaux qui m'ont déchiré le cœur de plus en plus. Je n'ai trouvé au Bal que le Confident; une incommodité, dont on m'avoit prévenue,

avoit retenu l'Inconnu. J'en étois d'une humeur de chien... Mon chagrin s'eſt diſſipé en parlant de lui ; je m'en ſuis entretenue pendant tout le Bal, & j'ai paſſé une nuit délicieuſe. J'ai pris le parti d'écrire un Billet ſi poſitif & ſi formel, qu'il devoit lever tous les obſtacles ; le rendez-vous a été accepté ; j'avois ſouhaité être prévenue avant l'apparition d'un homme que j'attendois comme un Dieu. L'Envoyé eſt venu ſous prétexte de me préparer. Vous n'imagineriez jamais qu'il a voulu me perſuader que tout ceci n'étoit qu'un jeu de ſa part ; qu'il n'y avoit aucun Tiers dans cette hiſtoire ; qu'une paſſion

violente l'avoit pouſſé à ce ſtratagême. J'ai d'abord pris cette converſation pour une plaiſanterie ; je n'en voulois rien croire ; je regardois ſans ceſſe ma Pendule... Hélas ! l'heure fatale étoit paſſée, & je ne pouvois revenir de ma crédulité..... Lorſque j'ai vû mon eſpoir évanoui, ma langue s'eſt embarraſſée, les facultés de mon ame ſe ſont ſuſpendues, mon ſang s'eſt figé dans mes veines, je ſuis reſtée immobile ... le perfide cependant étoit à mes genoux, il m'arroſoit de ſes pleurs, me couvroit de ſes baiſers, me témoignoit le repentir le plus ſincère. Je n'avois la force ni de le repouſſer, ni

de lui répondre. Je ne ſçais ce qu'il fût arrivé, ſi mon Médecin n'étoit entré. Sans lui dire la cauſe de cette révolution; il s'apperçut dans quel ſpaſme violent étoit mon ame.... Il m'a fait donner les ſecours les plus prompts. C'eſt alors qu'à mon état de ſtupidité a ſuccédé une frenéſie affreuſe; je vous ai écrit dans cet intervalle; j'ai paſſé la plus horrible nuit. L'eſpoir renaît aujourd'hui dans mon cœur, ſans vouloir approfondir les motifs de l'étrange ſcène d'hier; je ne puis me perſuader qu'elle n'ait pas été jouée à deſſein... Je me flatte encore, je relis les Lettres de l'Inconnu; un feu nouveau cir-

cule dans mes veines ; mon sang reprend son activité. Je me persuade à chaque instant que l'Envoyé va reparoître, qu'un coup de lumière plus heureux dissipera l'obscurité de mon aventure. J'attends incessamment vos réflexions là-dessus, ma chere amie : vous m'aurez sans doute regardée comme bien folle ; vous pensez, ainsi que moi, qu'une intrigue aussi combinée, ne peut être le résultat d'une imagination vague. Cet état ne peut durer long-temps, & je touche sûrement au terme du bonheur.

LETTRE VI.

*MADEMOISELLE B * * **

A MADAME S ***

Paris, le 10 Février 1764.

VOUS ne ſçauriez croire, ma chere amie, quel plaiſir j'ai éprouvé aujourd'hui. Depuis ma derniere Relation, l'Envoyé m'avoit écrit une Lettre, par laquelle il me réitéroit ſes excuſes ſur ce qui m'étoit arrivé; il me demandoit la permiſſion de venir ſçavoir de mes nouvelles par lui-même. Sur le champ je n'ai point douté que ce ne fût une façon de renouer que cherchoit l'Incon-

nu. Quelques jours e ſont écoulés encore .... jugez de mes inquiétudes, de mes tranſes, de mes perpléxités. Enfin, cet Envoyé ſort de chez moi, ſans convenir de rien ; il me donne les eſpérances les plus flatteuſes ; il vient d'emporter mon Portrait, pour le montrer : aſſûrément ce n'eſt pas ſans deſſein. Peut-être .... mais je ne veux plus rien prévoir ; je me rappelle trop quel funeſte effet eut l'imprudente curioſité de Pſyché.

LETTRE VII.

*MADAME S****

A MADEMOISELLE B***

Dreſde, le 15 Février 1761.

EST-IL poſſible, ma chere amie, qu'avec tout l'eſprit que je vous connois, votre illuſion ait pû durer ſi long-temps ? Vos Lettres des 22 & 23 Janvier m'effrayent. Je connois votre ſenſibilité prodigieuſe ; je vous vois diſpoſée à vous préparer de nouveaux chagrins. Pour peu que cet Envoyé trouve jour à ſe racrocher, il va vous rejetter dans un labyrinthe, dont je ne ſçais comment vous échapperez. Si vous aviez vo-

tre ſang-froid, vous conceveriez qu'il n'y a plus de doute ſur ſon *incognito*. Tous mes raiſonnemens ſeroient inutiles; vous êtes amoureuſe, je ne pourrois vous guérir; je crains bien que l'homme que vous croyez & que vous devriez haïr le plus, ne ſoit celui qui triomphera de vous.

LETTRE VIII.

*MADEMOISELLE B****

A MADAME S***

Paris, le 20 Avril 1761.

VOs Lettres des 31 Janvier & 15 Février m'ont ſi fort étonnée ma chere amie, que je n'ai oſé vous écrire depuis

tout ce qui s'eſt paſſé. Si ma crédulité vous a ſurpriſe, ſoyez-le bien davantage; cette intrigue dont le dénouement ne paroiſſoit devoir s'éloigner que de quelques jours au plus, dure depuis plus de trois mois. L'auteur inviſible de mes maux & de mes eſpérances n'a point encore paru. Malgré cela, malgré le ſang-froid de vos réflexions, je ne puis les croire juſtes. Je vous envoye ci-joint le Journal (*a*) de tout ce qui s'eſt paſſé; ſûrement vous conviendrez qu'une ame auſſi belle, auſſi tendre, n'eſt point ſuſceptible d'une méchanceté auſſi

(*a*) On n'a point trouvé ce Journal.

réfléchie. Non, non, cela n'eſt pas poſſible. Quant à moi, je ſuis dans un état dont je ne puis rendre compte. Les aſſauts de toute eſpece que j'ai eſſuyés ont bouleverſé mon cœur au point que je me cherche dans moi-même. Ma ſanté en ſouffre beaucoup ; jamais paſſion n'a cauſé des révolutions auſſi étonnantes.

Je me diſpoſe à vous aller voir cet Été, & à diſſiper mes chagrins en voyageant. Que j'ai de choſes à vous dire, ſans parler de ce qui peut arriver d'ici-là !

LETTRE IX.

*MADAME S****

A MADEMOISELLE B***

Dreſde, le 7 Mai 1761.

LE Journal de votre intrigue, ma chere amie, ne fait que confirmer de plus en plus mes conjectures. Je vois un homme qui épuiſe toutes les reſſources de ſon génie pour entretenir chez vous une illuſion, dont il compte, tôt ou tard, tirer avantage. Il a manqué ſon coup la premiere fois ; ſon amour-propre humilié, cherche à s'en dédommager. Il s'évertue en tous ſens pour mul-

tiplier vos chaînes, pour vous accabler, pour vous subjuguer sans retour. Comme l'intérêt & une sorte de vanité dont il vous a flattée d'abord, se sont trouvés les ressorts les moins puissants sur votre ame, il espere, en faveur de son esprit, faire passer sa personne. En un mot, quand on est maître du cœur, ma chere amie, que ne peut-on pas espérer de nous? Il vous tient d'autant plus adroitement dans ses fers, que vous ne le regardez point comme votre ennemi. Vous m'en direz des nouvelles, si vous venez dans ce Pays-ci.

LETTRE X.

*MADEMOISELLE B * * **

A MADAME S* * *

Paris, le 21 Juin 1761.

JE suis obligée de l'avouer, ma chere amie, je ne connoissois pas encore l'Amour. Elevée dès mon jeune âge entre les mains de mon bienfaiteur, la reconnoissance est le premier sentiment que j'aye éprouvé; j'avois pour lui plutôt la tendresse d'une fille, que celle d'une amante. Je le chérissois comme mon pere. Les goûts divers que le tourbillon des plaisirs m'a fait naître depuis, n'ont jamais rempli mon cœur. Un vuide affreux succédoit tou-

jours aux instans les plus délicieux. Dans les jours les plus brillans de ma fortune, au milieu des fêtes les plus splendides, au sein des plus douces voluptés, j'ai senti qu'il me manquoit quelque chose; j'ai tout à présent. J'aime .... & que ne dois-je pas pardonner à celui qui m'a fait sentir la dignité de mon être, la noblesse de mon ame? C'est vous en dire assez; mon silence explique trop la vérité de vos conjectures ... le reste de vive voix.

Malgré mes nouveaux liens ici, mes affaires m'obligent d'aller le mois prochain en Saxe & en Pologne. J'y resterai seulement le moins que je pourrai.

FIN.

PQ 1947 A1I5 1765 L'inconnu

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY